

Anne PÉNICAUD, *La lecture, chemin d'alliance. Des Philippiens d'hier à ceux d'aujourd'hui* (Lectio divina, 272). Paris, Cerf, 2018, 13,5 × 20,9 cm, 645 p., ISBN 978-2-204-12944-2

Anne-Marie Chapleau

Volume 72, numéro 1-2, janvier–août 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1067596ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège universitaire dominicain, Ottawa

ISSN

0316-5345 (imprimé)

2562-9905 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chapleau, A.-M. (2020). Compte rendu de [Anne PÉNICAUD, *La lecture, chemin d'alliance. Des Philippiens d'hier à ceux d'aujourd'hui* (Lectio divina, 272). Paris, Cerf, 2018, 13,5 × 20,9 cm, 645 p., ISBN 978-2-204-12944-2]. *Science et Esprit*, 72(1-2), 250–254.

du dossier paulinien. Il est en effet regrettable que, dans les quelques passages où il en est question, celui-ci soit représenté de façon stéréotypée, à partir d'affirmations extraites de leur contexte, selon lesquelles par exemple le mariage constitue un remède contre les pulsions (p. 52) et que les femmes doivent se taire dans les assemblées (p. 74,153). La recherche concernant les positions de Paul a elle aussi progressé. En rapport notamment avec le début de 1 Co 7 (v. 3-5a) qui situe dans une parfaite réciprocité les droits et les devoirs de la femme et du mari à l'intérieur du couple croyant et celui de de 1 Co 11 (v. 4-5), qui reconnaît d'emblée un rôle identique aux femmes et aux hommes dans l'assemblée de prière chrétienne. En rapport également avec le passage controversé de 1 Co 14,33b-35 qui entre en contradiction non seulement avec celui de 1 Co 11 mais encore avec d'autres du chapitre 14 lui-même (versets 5, 24, 26, 31), et qui laisse penser que la position restrictive désireuse de réduire les femmes au silence est plutôt celle de certains Corinthiens, à laquelle Paul fait écho avant de l'écarter en 14,36. En rapport enfin avec l'évolution de la tradition paulinienne après Paul, dont on aurait l'impression que, petit à petit, elle s'est laissée influencer par l'ambiance et les canons du milieu socio-culturel.

Michel GOURGUES, o.p.

*Faculté de théologie
Collège universitaire dominicain
Ottawa*

Anne PÉNICAUD, **La lecture, chemin d'alliance. Des Philippiens d'hier à ceux d'aujourd'hui** (Lectio divina, 272). Paris, Cerf, 2018, 13,5 × 20,9 cm, 645 p., ISBN 978-2-204-12944-2.¹

Ce livre est l'adaptation et la mise à jour d'une thèse brillamment soutenue en 2011. Il actualise une des propositions portées par la lettre aux Philippiens², celle de « soutenir le *progrès* des autres lecteurs (figurés ici par le groupe de *Philippes*) vers un entendre accordé à l'énonciation » (p. 293)³.

Puisque la sémiotique demeure largement méconnue, même dans les cercles savants, Anne Pénicaud prend soin de présenter en introduction les fondements théoriques et méthodologiques de cette approche. Cet exposé, bien que relativement bref, a valeur ce traité. Il réjouira les initiés qui attendaient une telle synthèse. Il condense en moins de cent pages vingt années de recherche minutieuse et patiente, constamment validée par l'enseignement et la lecture en groupe. L'auteure, qui a mené ses recherches au CADIR⁴ de Lyon qu'elle a aussi dirigé pendant plusieurs années, montre bien comme ses travaux s'appuient sur les fondements posés par ses prédécesseurs durant trente ans.

1. Une version beaucoup plus brève de cette recension est parue dans *Rencontre*, le magazine du Centre culturel chrétien de Montréal, vol. 9, n° 26 (mars – avril – mai 2019).

2. Telle que la fait apparaître une lecture attentive du texte.

3. La fin de cet énoncé pourra apparaître un peu obscure à quiconque n'est pas familier avec la sémiotique énonciative; le sens en sera éclairé un peu plus loin dans cette recension.

4. *Centre pour l'Analyse du Discours Religieux* de l'Université Catholique de Lyon.

Le souci pédagogique manifesté ici traverse tout l'ouvrage de la chercheuse. Elle propose, dès les premières pages, des itinéraires de lecture et des conseils pour s'y retrouver, puis de nombreux renvois au cadre conceptuel présenté en introduction, des notes explicatives fréquentes, des récapitulations des parcours, des conclusions pour chaque section d'analyse, un glossaire, etc. Un détail a cependant été négligé : les mots grecs ne sont pas translittérés, ce qui complique la tâche des personnes qui ne savent pas lire le grec. Par ailleurs, malgré les nombreux efforts déployés pour les aider à se familiariser avec la sémiotique, les lecteurs novices risquent de trouver cet ouvrage un peu difficile, voire hermétique. Les débutants seront avisés, comme le recommande la chercheuse, de s'en tenir dans un premier temps à l'analyse figurative.

La sémiotique, comme approche synchronique, concentre toute son attention sur le texte, sans égard pour la réalité extérieure qu'il semble convoquer ni pour les circonstances de sa rédaction. La sémiotique loge en effet côté du « croire » plutôt que d'une quête de savoirs. Le croire, insiste Anne Pénicaud au début de l'introduction, « fraie la voie d'une lecture dans la *parole* » (p. 22). La sémiotique vise à accueillir les propositions de sens que donne à voir la forme du texte ; elles sont promesse de dons qui excèdent la lecture. Chaque analyse relance cette promesse vers d'autres lecteurs.

Cette sémiotique est dite « énonciative » parce que, comme elle est lecture « dans la parole », elle s'emploie à discerner dans l'énoncé – le texte à lire – les traces de la parole qui l'a produit. En d'autres mots, elle s'intéresse à l'énonciation dont la place, dans le texte est « virtuelle » et « comparable au *point de fuite* d'un tableau » (p. 26). Cette instance logique, toujours insaisissable, travaille également à retourner vers elle le lecteur qui sait entendre.

Quarante-et-un versets seulement de la lettre aux Philippiens sont soumis à l'analyse. Le texte abordé est découpé en quatre parties, les seconde et troisième étant à leur tour divisées en deux sections. Les six segments obtenus font chacun l'objet d'un chapitre. Pour chaque segment de texte, la lecture progresse en suivant les mêmes étapes : « analyse figurative », « analyse énonciative » et « retour réflexif sur la façon dont ce parcours ouvre l'oreille des lecteurs à la parole du texte » (p. 13). Il serait hasardeux de tenter de décrire avec précision ces étapes. Il suffira de dire que l'« analyse figurative », s'intéresse au texte en tant qu'« énoncé » – « ce » qui est dit. L'énoncé provient de l'énonciation qui tisse des figures – Acteurs, Espaces et Temps, principalement – en dispositifs qu'on peut examiner⁵. Au fil de l'observation des réseaux de figures, la réalité extérieure qu'elles semblent reproduire s'efface pour laisser entrevoir un *outré-sens*. Le versant figuratif des figures laisse la place à ce qu'on appelle leur versant « figural ». Le deuxième temps de la lecture, l'analyse énonciative, est tout entier orienté vers la « voix » du texte. Cette « voix » est « l'empreinte inscrite par l'énonciation à l'intérieur d'un énoncé » (p. 611). En s'y intéressant, on cherche à « décrire la proposition de sens adressée aux lecteurs par l'énonciation d'un texte » (p. 606). Des modèles ont été construits pour soutenir ces deux étapes de l'analyse : le « relief » et le « vitrail ». Les nombreux schémas qui les présentent sont cependant difficiles à déchiffrer vu la taille minuscule des caractères employés. Le troisième temps du parcours sert à opérer le passage entre l'analyse proprement dite

5. Dans ce texte, les figures mentionnées sont mises entre guillemets pour éviter de les confondre avec le référent auquel elles semblent renvoyer.

et la « lecture ». C'est une étape réflexive qui regarde du point de vue des lecteurs comment, par le moyen de l'analyse, la parole du texte, ouvrant leur oreille, les constitue lecteurs et œuvre en eux. Elle fait donc le bilan des enjeux de fonds soulevés par la lecture. Une des hypothèses avancées et développées par l'auteure est que la lecture dans la parole « développe l'opérativité [des textes], autrement dit la façon dont leur parole s'actualise dans leurs lecteurs en les transformant *effectivement, ici et maintenant* » (p. 14).

Encore faut-il au lecteur accepter le « contrat énonciatif » proposé par l'adresse de la lettre (Ph 1,1-2) et que le premier chapitre s'attache à décrire. Le lecteur y est mis en présence d'une « parole ternaire », c'est-à-dire d'une parole dont la structure associe trois termes (p. 614), « Paul et Timothée », « Dieu notre Père et Seigneur Jésus Christ » et « les saints [...] qui sont en Philippe avec surveillants et serviteurs ». Cette parole s'avère fondamentalement créatrice de relation, comme l'est toute vraie parole. En se mettant à l'écoute de la « voix » qui dispose ainsi le texte, le lecteur évite le piège « d'accueillir un énoncé au ras des figures » [p. 170]. Il est invité à consentir à un évidement, à entrer dans la patience de la lecture au lieu de s'emparer du sens apparent des énoncés.

À la mesure de ce consentement, le lecteur pourra entrer dans le parcours proposé par la lettre dont les enjeux ne sont rien de moins qu'une initiation à la « théogalité » (seconde partie de l'ouvrage), l'accueil de la grâce et du salut (troisième partie) et l'entrée dans l'alliance en « Christ Jésus »⁶ (quatrième partie). Plusieurs thèmes majeurs de la théologie sont ainsi convoqués et déployés dans cette portion relativement brève de l'épître. Encore faut-il, pour les donner pleinement à voir et entendre, une lecture d'une finesse et d'une intelligence remarquables, ce qu'est assurément la lecture d'Anne Pénicaud.

L'auteure montre tout d'abord comment la prière de l'Acteur « Paul » (1,3-11) permet de « franchir le seuil théologique » (chapitre 2, p. 173-228). La prière de « Paul » tourne les « Philippiens » vers le terme, c'est-à-dire la gloire de Dieu au Jour de Christ (1,10-11); de même, le texte ouvre « le maintenant de la lecture à l'éternité du terme » (p. 227). Les versets suivants (1,12-26, chapitre 3, p. 229-303) enseignent, par l'exemple du vécu de « Paul », « comment devenir théologique ». Des figures a priori négatives, comme les « liens » de « Paul », donnent à voir sa posture. « Paul » sait se détacher de la crainte inspirée par sa situation pour réinterpréter complètement cette dernière à la lumière du point de vue divin. Ainsi relue, sa situation le conduit à se décentrer de lui-même pour se recentrer sur le Christ. Son existence ajustée sur la foi, l'espérance et l'amour (p. 303) et vouée au progrès de l'« heureuse annonce »⁷ devient un enseignement parlant pour les « Philippiens » et pour quiconque entre, à l'invitation du texte, dans le même mouvement de décentrement et recentrement⁸. Au chapitre 4, « l'exhortation citoyenne » de « Paul » (1,27-30) est en fait une invitation

6. D'où le titre de l'ouvrage.

7. L'Évangile.

8. L'auteure évoque abondamment ici des concepts bien connus en sémiotique: le « débrayage », qui est un mouvement de « détachement » et l'« embrayage », un mouvement de rattachement. Ces notions servent en premier lieu à décrire les mouvements internes à l'acte de langage.

à « assumer le combat de la grâce » (p. 307-369). « Paul », au cœur même de sa vie bouleversée, s'y trouve déjà pleinement engagé; les derniers versets du premier chapitre inscrivent les « Philippiens » dans le dispositif figuratif d'une prise de relais. À la suite de « Paul » et conformés comme lui par l'entendre d'une parole, ils peuvent mener le même combat, qui est théologal. Les lecteurs peuvent à leur tour entrer dans le même cheminement de maturation théologale. Le chapitre 5 est consacré à l'« appel du salut » porté par les paroles que « Paul » adresse aux « Philippiens » (2,1-5): cet appel est une invitation à « boire à la source de la grâce » (p. 371-437). Cette source est divine. La voix du texte part du « Christ » et y ramène, elle ouvre l'oreille à son *appel* et déploie l'enjeu crucial de se placer « en Christ ». Elle fait progresser qui l'accueille vers un « accomplissement théologal » toujours en devenir, celui « des Philippiens de l'épître » comme celui des lecteurs d'aujourd'hui qui ont à entendre « l'*appel* dans [leur] lieu personnel de sens » (p. 437). Enfin, dans le dernier chapitre, l'auteure fait valoir que Ph 2,6-11 – habituellement identifié comme une hymne christologique⁹ – est en fait le « récit fondateur » de l'« engendrement d'une humanité sauvée » (p. 441-537). Le texte, par la manière dont il « esquisse l'alliance [...] vise *effectivement* [à y faire] entrer les lecteurs » (p. 536).

Au terme du parcours, l'auteure propose une conclusion substantielle qui récapitule tout d'abord l'analyse, puis relance la question d'une « lecture du croire ». Cette « lecture dans la parole », qu'elle juge « nécessaire », allie « “un croire” à l'invitation des textes [à] la rigueur d'une élaboration scientifique » (p. 571). En définitive, conclut Anne Pénicaud, une telle lecture, ternaire, est à la fois « lieu anthropologique, spirituel et théologique ». Sa puissance opératoire vient du fait que, guidée par la « voix du texte », cette lecture conduit à la joie des lecteurs (p. 583).

L'épilogue de l'ouvrage, en écho à la première section de l'introduction, soulève une question rarement abordée de front: « la place du croire dans une exégèse scientifique » (p. 587). Anne Pénicaud plaide pour une ouverture réciproque des lectures du « savoir » et de celles du « croire », les premières fournissant aux secondes « leur condition de possibilité historique », les secondes offrant aux premières « un éclairage de théologie biblique » (p. 588). L'auteure y va de la proposition nouvelle d'une « lecture diatopique »¹⁰. Couplée à une perspective synchronique, une lecture diatopique voit dans la globalité d'un texte, même très étendu comme la Bible entière, un système signifiant dont elle cherche à décrire la forme et les propositions de sens, dans une ouverture au croire puisqu'elle est « en quête de signifiante »¹¹ (p. 589). Le caractère régulé de cette quête, à distance de toute perception naïve d'un sens des textes donné sans médiation à qui l'aborde du côté du croire, le qualifie comme « élaboration scientifique du croire » (p. 591).

Ce livre est une démonstration brillante des ressources qu'offre la sémiotique énonciative. Cette approche, appliquée à un passage de la lettre aux Philippiens, met en lumière la richesse extraordinaire de ce texte biblique qui condense et permet de revisiter des propositions centrales de la foi chrétienne. Exercice savant mené avec

9. Il faut cependant noter que recourir à ce « référent extérieur » qu'est un genre littéraire est étranger au paradigme de la sémiotique.

10. Qui traverse le *topos*, le lieu.

11. « La signifiante est un appel de sens adressé par un texte à ses lecteurs. » (p. 608)

rigueur et compétence par une spécialiste, cette lecture est aussi, et peut-être surtout, le fil d'Ariane qui permettra au lecteur de visiter, sans se perdre, la lumineuse cathédrale qu'est la lettre aux Philippiens.

Anne-Marie CHAPLEAU

*Institut de formation théologique et pastorale
Chicoutimi*

Emmanuel DURAND, **Les émotions de Dieu. Indices d'engagement.** Paris, Cerf, 2018, 14 × 21,5 cm, 293 p., ISBN 978-2-204-13065-3.

Composé en six chapitres, le livre d'Emmanuel Durand aborde un sujet difficile, mais très stimulant, celui des émotions relativement au mystère de Dieu. En choisissant de traiter ce sujet, l'auteur se charge d'une mission complexe, car les émotions font partie de « l'épaisseur de notre chair » (p. 7) ; en outre, l'instabilité qui les caractérise généralement conduit le travail du théologien dans un « champ si incertain » (p. 7). S'il est évident que les émotions interviennent dans la plupart des activités humaines, cela ne va pas de soi en ce qui concerne Dieu. Dès le premier paragraphe de l'introduction, il y a l'idée que le théologien ferait bien de ne pas entrer dans le domaine des émotions, « si Dieu ne s'y était pas lui-même investi. » (p. 7) Le travail sur les émotions divines est donc présenté comme une exigence de la Révélation chrétienne. Le livre montre à quel point la raison gagne à se laisser bousculer pour ainsi dire par la Révélation, cette raison qui est portée à enfermer Dieu tantôt dans la dégradation des émotions tantôt dans l'indifférence de l'apathie. Tout au long des chapitres, l'auteur fait voir comment la Révélation purifie les représentations anthropomorphiques inspirées des explications populaires ou des fantasmes philosophiques.

Le premier chapitre montre que le travail rationnel n'est pourtant pas exclu de la compréhension des émotions divines. La purification de la raison n'est pas synonyme d'expulsion ; en effet, celle-ci demeure indispensable comme outil pour interroger les sources de la Révélation chrétienne. Cela est visible dans le fait que le premier chapitre, « Les émotions humaines ont-elles une signification essentielle ? », propose un parcours historique portant sur la manière dont les passions ou les émotions ont été considérées dans la philosophie, la phénoménologie et la psychologie expérimentale. Ainsi, avant de faire un commentaire sur les Écritures et la Tradition, ce qui est l'objet des cinq autres chapitres du livre, l'auteur rassemble quelques grands noms de l'histoire de la pensée. De la critique d'Augustin touchant la conceptualisation stoïcienne des passions, l'auteur retient que l'*apatheia* n'est pas de ce monde. Le calme absolu sans le trouble des émotions n'est pas le signe d'un haut niveau moral : « N'avoir aucune passion serait le signe, non d'une excellence, mais d'une infirmité : une insensibilité de l'âme, comparable à la stupeur (*stupor*) du corps. » (p. 45) Cette remarque sera d'une importance considérable lorsqu'il s'agira, au chapitre 6, de commenter les émotions en lien avec l'humanité du Fils de Dieu. Pour apprécier avec justesse les émotions dans la vie humaine, il faut résister à l'attrait que peut représenter l'*apatheia* philosophiquement. L'auteur s'approprie ce trait de l'anthropologie d'Augustin, soit l'indétermination morale des émotions avant que ne s'y